

*L*a végétation était dense. Le souvenir de sa maison d'enfance ne coïncidait pas avec l'amas de plantes et de verre fracassé qu'Issarie contemplait depuis plusieurs minutes. En plus d'être déçue, la jeune femme était atterrée par l'ampleur des travaux nécessaires pour rendre cette bâtisse habitable. Si elle pouvait l'être de nouveau. La vieille clé dans la poche d'Issarie ne servirait plus à rien maintenant que la porte de bois avait été rongée par les insectes et les animaux.

*Enza* avait continué sa route en direction de la Communauté des Bois. La guide des Communautés de la Terre s'était adressée à elle avant de partir, mais le vent tempêtait bruyamment et Issarie n'avait pu que deviner ses paroles d'encouragement.

Avec la vague impression d'une présence dans son dos, elle franchit les derniers mètres qui la séparaient de la maison où elle avait grandi, avec ses parents et ses deux sœurs. Ses jambes en guenille la supportèrent avec peine dans l'ascension des quatre marches qui menaient à l'entrée. La porte grinça alors qu'elle l'ouvrait timidement, tout à coup inquiète de replonger dans son passé.

*Elle risqua un premier pas à l'intérieur. La grande table qu'ils avaient laissée dans la salle à manger était dégagée et propre. Son estomac se noua quand elle aperçut une affiche arborant un portrait épinglée sur le mur. Vu ses coins déchirés, elle supposa que le papier avait été arraché, probablement d'un babillard ou d'une vitrine. Dans le décor flou de la photo, les yeux désespérés d'une femme la fixaient. Ses traits lui rappelaient ceux de sa sœur Anya. Le vieux plancher de bois craqua dans le couloir qui menait aux chambres.*

— *Qui est là ?*

Issarie se réveilla en sursaut. Elle détailla la pièce autour d'elle. Des murs en argile ? Une pailleasse qui sentait l'herbe en guise de matelas et des couvertures rêches ? En quelques secondes, sa réalité la rattrapa. La petite maison ronde à l'entrée de la Communauté des Bois était maintenant la leur. Anya et elle avaient beau vivre dans ce village depuis septembre dernier, Issarie se réveillait régulièrement avec l'impression d'être dans son appartement à Rannai.

Elle se frotta les yeux et s'étira pour ouvrir la toile de chanvre fixée devant la fenêtre de sa chambre. Les premières lueurs du matin bleuissaient le ciel noir étoilé. Issarie referma le rideau et sentit un fil chatouiller son bras. Elle s'était promis de réparer l'ourlet avant l'été, mais voilà que juin pointait déjà son nez et que le bout de tissu était tout aussi effiloché qu'au premier jour.

Un vieil homme avait construit lui-même cette petite cabane en terre dont Anya et Issarie avaient pris possession en février. Devenu trop désorienté pour vivre seul, il avait

accepté à contrecœur d'habiter chez son fils. L'argent étant secondaire dans une vie où tous partageaient les fruits de l'agriculture commune, l'attribution des maisons se faisait en fonction de l'ancienneté. Par chance, les villageois venaient tout juste de finaliser un lot de trois maisons pour les familles arrivées avant Issarie et Anya. Il s'avéra donc que les deux sœurs étaient les prochaines sur la liste.

L'union tissée serrée entre les quelque quatre-vingts habitants, renforcée au travers des bonnes et des mauvaises années, intimidait Issarie. Pourtant, les villageois étaient pour la plupart accueillants. D'ailleurs, l'ancien propriétaire avait insisté auprès des deux jeunes femmes pour qu'elles allument une bougie toutes les nuits sur le rebord de la fenêtre située à droite de l'entrée. « C'est la première fenêtre visible du sentier. Vous seriez surprises de savoir le nombre de personnes qui sont venues cogner à ma porte en pleine nuit ! » Au départ, Anya et elle avaient été réticentes à accueillir des inconnus, mais leur curiosité l'avait emporté sur leurs craintes et elles avaient pris plaisir à découvrir le parcours de vie de chacun d'entre eux.

En enfilant une veste reprise offerte par un trentenaire du village qui donnait les ateliers de tricot, Issarie se dirigea vers la pièce centrale de la maison. Elle éteignit la chandelle en souriant. Le pot en verre transformé en photophore était rempli à moitié de cire fondue. Gratter la cire... une autre tâche qu'elle s'était juré de faire. Dans l'espoir de voir quelqu'un, elle fixa l'orée du sentier. Depuis leur emménagement, quatre personnes avaient demandé le gîte à leur arrivée nocturne. Elle-même en apprentissage des mœurs du village, elle avait une grande sympathie pour les nouveaux venus. Leur peur

maladive vis-à-vis de l'air, du soleil... et des insectes ! Ces craintes, elle les connaissait bien, mais elle avait réussi à les surmonter grâce aux séances d'information mensuelles. À ces occasions, elle avait rencontré trois scientifiques qui déchiffraient les recherches sur le climat, les dômes, les écosystèmes, etc. Pendant les beaux jours d'été, ils visitaient les villes voisines et analysaient les dernières études. À l'automne, ils revenaient pour les préparatifs de l'hiver et pour résumer leurs découvertes aux villageois.

Les conclusions de leurs conférences étaient toujours ambiguës sur l'état réel de l'environnement. Mais comment s'attendre à un consensus de la communauté scientifique qui était majoritairement soutenue par les multinationales ? Issarie ne pouvait que croiser les doigts et miser sur les résultats des derniers chercheurs indépendants : les types de polluants à l'intérieur et à l'extérieur des dômes variaient, mais les niveaux de toxicité étaient semblables. Qui sait ? Son choix de rejoindre les Communautés n'était peut-être pas plus dommageable pour sa santé que d'habiter en ville.

En ouvrant la porte sans bruit, elle vérifia les alentours. Les ours et les renards s'aventuraient parfois près du village. La saison des fraises sauvages allait bientôt commencer, et les animaux étaient friands de la talle de petits fruits non loin du sentier. Elle aussi désespérait de voir apparaître les baies. Un simple coup d'œil sur un céleri-rave ou un pot de légumes lacto-fermentés lui donnait envie de crier. Elle n'en pouvait plus de ce régime austère.

Un craquement retentit dans la forêt. Tous les sens aux aguets, elle referma la porte à demi et figea. Un juron accompagné d'un « chut ! » parvint à ses oreilles. Un premier homme,

portant casquette et sourire, émergea du sentier, puis un deuxième au regard assassin le suivit. Le postier, son stagiaire et, sur leurs talons, leur fidèle compagne à quatre pattes.

Issarie sortit de la maison et les salua. La mine pétillante, le quarantenaire avança aussitôt vers elle. Son jeune collègue continua son chemin vers la place centrale en lui envoyant la main. Sa démarche lourde rappela à Issarie que c'était son premier tour des Communautés. Visiblement, il avait trouvé le trajet long. Aux côtés d'Issarie, le postier observa son apprenti s'éloigner en l'enrobant d'un regard paternel. Il murmura :

— Ce n'est pas si facile... Mais il va s'habituer. Le petit a une bonne constitution, par contre il n'aime pas se lever tôt.

Il gratta sa barbe clairsemée et posa son sac par terre.

— Tu vas être contente, ma belle Issarie.

— Ah oui ?

— Je les mets toujours de côté quand je peux. J'aime livrer moi-même la première lettre.

— La prem...

Jia, jeune chienne husky et labrador aux teintes caramel, vint renifler le pyjama d'Issarie, puis s'assit directement sur une des bottes de son maître. Après avoir gratté le museau de la bête, il fouilla dans la pochette avant de son cabas.

— Tiens.

Elle prit l'enveloppe épaisse qu'il lui tendait et lut : Maison Jouvence, C.T. Issarie Jalmat, Soulènes. Le postier avait de la famille dans l'administration de la Maison Jouvence et le

courrier destiné aux Communautés qui provenait des villes transitait par cet établissement. Le « C.T. » dans l'adresse signifiait « Communautés de la Terre » et cette inscription facilitait le tri.

Satisfait, il lui tapota le dos en lui souhaitant bonne lecture. Il balança son sac sur son épaule et rejoignit son stagiaire. La jeune femme s'installa sur une bûche près de la porte. Dans le calme du crépuscule, elle examina sa première lettre. Certes, elle avait correspondu avec Amdo après son départ vers une autre communauté, mais personne ne lui avait écrit de la ville.

Ses pensées se tournèrent vers Pego, un membre de la troupe de ravitaillement d'Enza. C'était lui qui l'avait empêchée de franchir la barrière du domaine luxueux qu'ils avaient trouvé dans la forêt. Alors qu'elle venait chercher de l'aide pour Noran, le bébé malade d'Amdo, elle aurait pu se faire happer par le système de sécurité invisible des Barres et, comme l'ami de Pego, finir dans les bras des gardiens, inconsciente.

Heureusement, la fièvre de Noran avait baissé le soir même de l'incident alors qu'ils parvenaient, exténués, dans la Communauté des Bois. Dès le lendemain, ils l'avaient nourri au lait de chèvre et le bébé avait cessé de régurgiter du sang. Le médecin sur place avait contacté le pédiatre de la Communauté des Champs. Il avait recommandé quelques jours de repos avant d'aller le consulter. Quatre jours plus tard, Noran buvait comme un glouton et ses yeux gris-bleu étincelaient de santé. Amdo en avait profité pour partir avec son fils, escorté par Enza et Pego, s'engageant sur une longue route d'une semaine de marche. Quant aux deux sœurs, on leur avait demandé d'habiter dans la Communauté des Bois,

puisque celle des Champs était déjà trop peuplée et n'acceptait que les familles avec de jeunes enfants ayant besoin d'un suivi régulier avec le pédiatre.

Depuis, les efforts pour s'adapter à ce quotidien déroutant avaient pris toute la place.

Dès le premier soir dans cette nouvelle maison, en train de chauffer le poêle pour combattre la nuit glaciale qui s'annonçait, Issarie avait ressenti une vive solitude. Anya dormait beaucoup. Elle était abattue et distante. Refusant qu'Issarie l'accompagne à ses rendez-vous avec la médecin, elle lui avait brièvement expliqué que la maladie dont elle souffrait, la Méta-C, était méconnue autant dans les villes que dans les Communautés. La rumeur qu'Issarie avait entendue jadis à l'épicerie où elle travaillait était presque l'argumentation officielle dans le village : la poussière de béton, l'air chargé de germes et une déficience en vitamine D étaient les causes de la Méta-C. Cependant, les personnes atteintes de cette maladie avaient dépassé l'espérance de vie prédite par les docteurs citadins en vivant dans la nature. L'avaient-ils dépassée de trois mois ou trois ans ? Les réponses d'Anya étaient approximatives et déconcertantes.

En maugréant contre sa sœur, Issarie baissa les yeux sur le papier. Une seule habitante de Rannaï savait comment la joindre : son amie Sofia. Mais en tournant l'enveloppe où figurait son nom, elle vit qu'il y en avait aussi une deuxième, toute mince. Une lettre d'Amdo. Elle ouvrit d'abord celle de Sofia et déplia les feuilles parsemées de cette écriture frénétique qu'elle avait toujours eu de la difficulté à déchiffrer. La jeune femme glissa son doigt sur quelques lignes. Le cœur gros.

Comment avait-elle pu se passer de sa bombe d'énergie ? Le fantôme que devenait sa sœur la faisait regretter chaque jour davantage son amie. Elle battit des paupières pour chasser ses larmes et lut en vitesse les cinq pages pleines de nouvelles de Sofia, des collègues, de Rannaï. Dès qu'elle eut terminé, elle revint aux premières lignes pour se convaincre qu'elle n'avait pas rêvé.

*Issarie ! Je m'ennuie tellement de toi !*

*J'ai pris du temps avant de répondre à ta lettre, j'en suis désolée. C'était le chaos dans ma vie et dans la ville avec la fermeture du toit. Mes heures de travail à l'épicerie ont été réduites et la santé de mon père s'est dégradée très vite. Il est décédé peu après ton départ. Je n'ai pas trouvé le courage de t'écrire dans tout ça.*

*Je crois que je me sens mieux maintenant.*

*Et j'ai une bonne nouvelle à t'annoncer : j'ai fait ma demande de laissez-passer pour quitter Rannaï. Ma mère veut habiter avec sa sœur à Alseb. Je vais l'accompagner là-bas pour quelque temps et ensuite j'aimerais te visiter, si ton invitation tient toujours.*

Elle reverrait Sofia ! Mais quand ? Les visas prenaient une éternité à être approuvés. Soudain, une inquiétude s'insinua dans ses pensées. Après une réconciliation pressée par son départ et neuf mois de séparation, quel était l'état d'esprit de Sofia ? Chérissait-elle encore un espoir secret ou était-elle véritablement guérie de sa déception amoureuse ? Issarie se promit d'être franche et de lui confier ses sentiments pour Amdo dans sa réponse. En croisant les doigts pour que cet



aveu ne fasse pas changer d'avis son amie, elle rangea les feuilles dans la première enveloppe.

D'un geste hésitant, elle ouvrit ensuite la lettre d'Amdo. Serait-elle aseptisée comme les précédentes? Une enfilade de faits sans autre réflexion qu'une mention habituelle sur l'adaptation difficile à leur nouvelle vie? Il concluait toujours en affirmant que son fils et lui s'en sortaient grâce à Bilal, son voisin devenu ami puis mentor dans la petite chèvrerie qu'il dirigeait.

Sur du papier recyclé avec des graphiques quelconques imprimés au verso, les phrases courtes d'Amdo se faufilaient. Issarie sentait bien que ses mots étaient empreints d'une subtile nostalgie. Elle se demanda si, comme à elle, l'idée de retourner à Rannaï lui était tout aussi insupportable que celle de ne plus jamais y mettre les pieds. S'il était hanté par la sensation d'avoir tout perdu, tout gâché... Mais non, Amdo avait Noran pour se convaincre qu'il avait fait le bon choix.

Elle parcourut plusieurs fois son message, à la recherche d'un indice qui lui aurait révélé qu'il pensait à elle comme elle pensait à lui. Ses salutations laissaient planer un doute.

*Tu me manques Issarie... et Anya aussi.*

La mention d'Anya avait-elle été ajoutée par après? L'accent était-il sur Issarie ou sur Anya dans cette formulation? Ah! À quoi bon toutes ces questions? «Stupide! Stupide!» chuchotait-elle. En entrant dans la maison, elle lança la lettre d'Amdo sur la table de cuisine. «Qu'il s'ennuie d'elle tant qu'il veut! Il n'aura pas de nouvelles de moi de sitôt.»

Elle prit son flacon de médicaments sur le comptoir et le mit dans la poche de sa veste. Dans ce contenant, elle avait notamment rangé les Cybes, la drogue qui avait inhibé chez elle toute trace de claustrophobie pendant son passage dans l'*undertown*. Même si elle n'avait avalé aucune pilule depuis leur fuite, elle avait conservé l'habitude de les avoir toujours à portée de main. Un filet de sécurité.

En sortant, elle posa la sangle de la cruche d'eau sur son épaule. Un rayon faisait son chemin entre les cimes des arbres et elle savoura quelques secondes la lumière qui dansait sur son visage avant d'enfiler son chapeau.

Près du puits, elle détailla la place centrale à l'allure recyclée, déglinguée. À cette image se superposa celle d'Okò dans son domaine enchanteur.

Elle avait peut-être manqué la chance de sa vie.